

PAUL ET L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS

Samuel BENETREAU

N'ayons pas peur : sous la difficulté, telle une coque épineuse, se cache quelquefois le fruit le plus juteux.

C'est une difficulté que ce fait observable : Paul cite peu Jésus. Mais comment cerner cette difficulté, l'évaluer, surtout la comprendre ?

Samuel BENETREAU, professeur émérite de Nouveau Testament à la FLTE, met sur la table les données, montre comment ne pas se méprendre à leur sujet, et débouche sur une appréhension plus exacte de l'oeuvre de Jésus-Christ pour nous.

Pourquoi l'apôtre Paul se réfère-t-il si rarement à l'enseignement de Jésus ? Cette question ne tourmente guère la plupart des chrétiens. Le lien entre l'apôtre et son Seigneur leur paraît des plus solides. Paul se présente comme « serviteur de Jésus-Christ » et déclare « Christ est ma vie... » (Ph 1.21). Son ambition est de le « connaître » (Ph 3.10), et il ne veut savoir « que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (1 Co 2.2) ! Mais celui qui commence à réfléchir ne manque pas de trouver la situation surprenante, voire troublante. Découvre-t-on dans les lettres de l'apôtre un vif intérêt pour la personne et la vie de Jésus ? En dehors des événements décisifs pour le salut, la mort et la résurrection, dont le rappel est omniprésent, qu'apprend-t-on sur l'homme de Nazareth dans le kérygme paulinien ? Fort peu, et si nous ne disposions pas des évangiles, la figure du Christ resterait excessivement floue. J.-F. Collange résume l'information en quelques lignes, références à l'appui : son origine juive, de la lignée de David, sous le régime de la loi (Rm 1.3 et Ga 4.4), la présence de disciples, avec lesquels il prit un repas avant d'être trahi (1 Co 11.23), sa mort sur une croix (Ga 3.1, etc.), son ensevelissement et sa résurrection le troisième jour (1 Co 15.4), son apparition à ses disciples (1 Co 15.5)¹. C'est tout, et c'est vraiment peu !

Paul ne s'inspire-t-il pas, au moins, de l'EXEMPLE de Jésus, ce qui suppose un regard attentif sur sa vie ? Il n'hésite pas à se dire son *imitateur* (*mimètès*) en 1 Co 11.1. Quand on étudie les textes où il le prend pour modèle ou, mieux, pour guide (on préfère aujourd'hui parler de *suivance* du Christ), on constate que, si la démarche est capitale, elle vise une dimension précise de l'exemple. Paul garde devant les yeux l'abaissement douloureux du Seigneur, son amour sacrificiel, son souci des « petits ». Il retient l'attitude globale de Jésus, celle qui se concentre dans le consentement à la mort, mais qui sous-tend aussi tout son ministère : de riche il s'est fait pauvre (2 Co 8.9) et serviteur des hommes jusqu'à la mort (Ph 2.5-8), donnant un admirable exemple de douceur et de bonté (2 Co 10.1 ; Rm 15.2-3 ; peut-être Ga 6.2).

C'est l'extraordinaire qualité d'amour de celui dont il déclare « il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2.20) que Paul voudrait reproduire. Son « imitation » n'a rien de servile ; il ne cherche pas à calquer sa conduite sur l'attitude du Maître dans telle circonstance de son ministère terrestre. Il n'évoque aucun des gestes et des miracles de Jésus, aucun de ses entretiens. Certes, il pourrait y

¹ J.-F. Collange, « De Jésus de Nazareth à Paul de Tarse », *Lumière et vie*, 139, 1978, p. 87-95.

trouver une inspiration sans juger bon de les rappeler. Il importe avant tout que le disciple « invente » les expressions justes de l'amour dans les circonstances qui sont les siennes.

Qu'en est-il de L'ENSEIGNEMENT de Jésus ? Pour un apôtre appelé à instruire les Eglises, les paroles du Seigneur, avec leur autorité unique, n'offraient-elles pas une matière de choix à relayer telle quelle ? Nous voulons réfléchir à cette question du rapport entre le message paulinien et l'enseignement de Jésus dont les évangiles témoignent. Nous essaierons d'abord de constituer le dossier en rassemblant les données, puis nous mentionnerons quelques tentatives d'explication et nous terminerons par une conclusion sous forme de plusieurs observations.

Les Données

On devrait pouvoir s'accorder aisément sur les données brutes : ne suffit-il pas d'enregistrer les correspondances ? En fait, l'entreprise est délicate. Pas une seule fois Paul n'annonce une citation des paroles de Jésus en fournissant un texte exactement parallèle à un passage d'un évangile. La situation est complexe et oblige à beaucoup de distinctions et de nuances. Le résultat dépend encore plus de l'approche, de l'esprit dans lequel on aborde les textes, que des repérages factuels. Pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer l'histoire de la recherche. Dans son survol historique V.P. Furnish distingue six positions à ce sujet². Le grand débat sur la place de Paul et sa relation à Jésus est lancé par l'école dite de Tübingen. F.C. Baur, dès 1831, oppose paulinisme et pétrinisme, perçoit un gouffre entre Paul et le christianisme primitif. La christologie de Paul, estime-t-il, fait l'économie de l'histoire. On entre dans l'ère du soupçon, de l'examen critique des textes, de la sensibilité prédominante aux distinctions et aux antagonismes. Deux tendances majeures s'opposent désormais. D'un côté, ceux qui affirment la continuité ; pour eux, l'apôtre se situe résolument dans la mouvance du Maître et veut transmettre son message. De l'autre, les théologiens qui réduisent à un minimum la dette de Paul à l'égard de l'enseignement de Jésus. Pour ce qui concerne les données textuelles, on voit l'allemand A. Resch, en 1904, repérer 925 parallèles dans neuf lettres de Paul, alors que de nombreux modernes, soucieux de rigueur, acceptent au maximum une dizaine de correspondances plus ou moins étroites. Plus radicales encore sont les conclusions récentes de N. Walter et F. Neiryck qui s'en tiennent aux deux mentions explicites d'un commandement du Seigneur en 1 Co 7.10-11 et 9.14 et jugent « qu'ailleurs, dans les lettres de Paul, il n'y a aucune trace certaine d'une utilisation consciente de paroles de Jésus³ ». Les minimalistes exigent des correspondances parfaites et mettent en œuvre le fameux principe de « dissimilarité » (différence), seul capable à leurs yeux de fournir des résultats indiscutables, de parvenir à une certitude « mathématique ». Il s'agit d'une double soustraction : lorsqu'une correspondance s'établit avec ce qui pourrait être un enseignement de Jésus, il faut, en réalité, exclure tout ce que Paul aurait pu recevoir du milieu juif ou même du discours religieux et moral de la civilisation hellénistique. La démarche est sévère et ne peut laisser qu'un résidu fort pauvre. Jésus reprend aussi des thèmes bien connus dans certains courants du judaïsme et son éthique recoupe parfois la sagesse païenne.

² V.P. Furnish, « The Jesus-Paul Debate : from Baur to Bultmann », *Paul and Jesus. Collected Essays*, éd. A. J. M. Wedderburn, JNST 37, Sheffield Academic Press, 1989, p. 47-48. Il énumère : 1) les deux messages sont identiques ; 2) Paul est un interprète de Jésus ; 3) Paul innove radicalement (Nietzsche !) ; 4) Paul introduit un développement illégitime ; 5) Paul assure un développement légitime ; 6) Bultmann affirme l'indépendance de la prédication de l'apôtre ; pour lui, le Christ n'est accessible que dans le kérygme.

³ F. Neiryck, « The Sayings of Jesus in 1 Corinthians », *The Corinthian Correspondance*, Peeters, Leuven, 1996, p. 172. N. Walter, « Paulus und die urchristliche Jesustradition », *New Testament Studies* 31, 1985, p. 498-522.

Il importe de garder un esprit ouvert et positif dans l'examen des correspondances, mais en étant sensibles aux différences à l'intérieur même des similitudes, sans négliger les contextes. On est conduit à établir plusieurs niveaux d'analogie et à admettre, par là même, plusieurs niveaux de certitude.

1) Dans une première catégorie on situera les mentions explicites d'une parole ou d'un ordre du « Seigneur ». Notons qu'on laisse habituellement de côté une référence particulièrement nette, la citation des « paroles du Seigneur Jésus » dans le discours d'Ac 20, v. 35 : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ». L'apôtre ne s'y exprime pas directement et les discours-résumés du livre des Actes font l'objet de débats aussi bien pour ce qui concerne le contenu et la forme que les circonstances. On s'en tient donc aux lettres de l'apôtre. Deux textes sont considérés comme les plus incontestables (les deux seuls pour les critiques les plus radicaux !) : 1 Co 7.10-11, où Paul invoque un « ordre du Seigneur » relatif à l'indissolubilité du mariage. Il n'est pas question d'examiner ici l'utilisation qu'il en fait. Notons seulement que Paul est très proche de Mc 10.9-12, sans en reprendre exactement les termes. Son souci d'être au bénéfice de l'enseignement de Jésus, dans la mesure du possible et lorsqu'il aborde ces questions délicates, transparait dans sa remarque de 7.25⁴ : « Au sujet des vierges, je n'ai pas d'ordre du Seigneur ». En 1 Co 7.10-11 il ne cite pas exactement un de nos évangiles ; la plupart des spécialistes estiment d'ailleurs que la Première aux Corinthiens est antérieure aux évangiles qui nous sont parvenus. L'apôtre doit donc s'appuyer sur la forme orale de la transmission de l'enseignement de Jésus, ou encore sur ces écrits limités qu'évoque Luc dans son introduction (Lc 1.1)⁵. Le second texte sûr est 1 Co 9.14 : « Le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile ». Une nouvelle fois, l'apôtre renvoie consciemment, formellement, aux instructions du Maître. Certes, on ne trouve pas dans les quatre évangiles les termes employés par Paul (ni même l'expression d'un « ordre » à proprement parler), mais la pensée est présente en Lc 10.7 : « Car le travailleur mérite son salaire ». Paul se sent libre non seulement de reproduire l'idée en l'appliquant à la situation des prédicateurs de l'Évangile de son temps, mais encore de ne pas se l'appliquer à lui-même. Il ne veut pas user de ce qu'il considère plus comme un droit que comme un commandement. Il n'y a pas lieu de s'offusquer de cette « désinvolture » : pour lui, un droit n'est pas une obligation. En d'autres circonstances il acceptera d'ailleurs les secours envoyés par les Églises (Ph 4.15-16 ; cf. Ga 6.6). Il est permis, pensons-nous, de placer dans la même catégorie la référence à une *parole du Seigneur* sur le sort des chrétiens en vie lors de la parousie en 1 Th 4.15, même s'il est difficile de trouver un texte exactement parallèle dans nos évangiles. On peut encore ajouter « les instructions données de la part du Seigneur Jésus » en 1 Th 4.2.

Des théologiens et des rédacteurs de notes dans certaines Bibles hésitent et envisagent trois possibilités pour ces deux passages (cf. la prudence des notes de la TOB) : 1) des paroles de Jésus rapportées dans les évangiles (pour 1 Th 4.15 ; Mt 16.27 ; 24.30-31) ; 2) un emprunt à la tradition orale de l'enseignement du Maître ; 3) une révélation de l'Esprit Saint. Nous optons nettement en

⁴ Dans son étude « Paul's Use of the Jesus Tradition : Three Samples », *Gospel Perspectives. The Jesus Tradition Outside the Gospels*, éd. D. Wenham, JSOT Press, Sheffield, 1985, p. 7-37, D. Wenham cherche à montrer que dans 1 Co 7 Paul s'inspire non seulement des paroles de Jésus relatives au divorce, mais plus largement de l'ensemble au sein duquel ces paroles s'inscrivaient dans la tradition.

⁵ Nous n'entrons pas dans le débat que peut induire la différence entre la forme marcienne et la forme matthéenne de la parole. Alors que Marc, comme Paul, envisage que l'initiative de la séparation puisse aussi venir de la femme, le texte de Mt 19.9 ne considère qu'une démarche venant du mari. On avance l'hypothèse d'une adaptation de la parole de Jésus qui, en territoire palestinien, se serait référé à la coutume qui réservait l'autorité au mari, au contexte hellénistique où la femme jouissait d'une plus grande liberté. Ch. Perrot, *Paul, le disciple du Christ ou l'inventeur d'une religion ?*, texte d'une conférence donnée au Centre Culturel Luthérien de Paris, sans date, p. 8, croit pouvoir en conclure que Paul n'avait pas une mentalité « historiciste » : il ne fait pas appel à « l'originaire palestinien ». D'autres hypothèses peuvent être envisagées.

faveur de la première solution, la deuxième n'étant pas exclue. Dans les épîtres aux Thessaloniens, Paul fait certainement écho à l'enseignement de Jésus, en particulier pour ce qui concerne l'eschatologie, comme le montrent D. Wenham et F. Bassin⁶. Nous ne prenons pas en compte le texte de 1 Co 14.37 qui fait état d'un « commandement du Seigneur », car il soulève plusieurs problèmes et, en particulier, on ne voit pas à quel enseignement de Jésus pourrait se rapporter l'exigence du silence de la femme dans l'assemblée⁷.

2) Avec le texte de 1 Co 11.23ss, où Paul rappelle l'institution de la cène, on aborde une deuxième catégorie, proche de la précédente : l'apôtre se place sous l'autorité du « Seigneur » sans faire état d'une « parole » : il relaie un épisode lourd de sens par les gestes autant que par les mots. L'introduction est différente, suggérant plus qu'un simple extrait : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis ». D'un côté, Paul emploie le vocabulaire technique de la transmission en milieu juif (« j'ai reçu ce que je vous ai transmis »), ce qui suggère une dette à l'égard de la tradition des Eglises (voire des apôtres), mais, de l'autre, il affirme « j'ai reçu du Seigneur », ce qui pourrait laisser penser à une sorte de communication spéciale. En fait, la préposition grecque utilisée, *apo*, et non pas *para*, tend à montrer qu'il voit le Christ à l'origine, au point de départ, de la tradition, sans prétendre à une révélation particulière. Certes, le *kurios* est souvent dans le Nouveau Testament le Christ ressuscité qui vit dans l'Eglise et l'inspire, mais les emplois du titre en 1 Co 7 et 9 prouvent que, pour l'apôtre, c'était aussi une façon de solliciter l'autorité de celui qui avait autrefois instruit ses disciples⁸. Nous n'abordons pas la question des différences entre les récits d'institution dans les évangiles et chez Paul et les explications qui en ont été avancées. Il nous suffit de constater que Paul fait résolument appel à un événement du ministère de Jésus et aux paroles décisives qui ont été prononcées.

À cette deuxième catégorie appartient, pensons-nous, Rm 14.14, même si la question reste ouverte : « Je le sais, j'en suis convaincu par le Seigneur Jésus : rien n'est impur en soi ». Il n'y a pas renvoi formel à une parole de Jésus, mais mention d'une ferme conviction qui procède de lui. Il est vrai que l'expression *én kuriô*, *par* ou *dans* le Seigneur, a souvent le sens large de relation privilégiée avec le Christ Vivant, d'alliance, de communion. Mais trois éléments militent en faveur d'une référence au Jésus enseignant les siens : 1) l'adjonction de *Ièsous*, *Jésus*, titre qui évoque son ministère terrestre ; 2) le fait qu'il s'agit d'un savoir ; 3) l'objet du savoir a, effectivement, une correspondance dans les *logia* transmis par les évangiles : « Il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui puisse le rendre

⁶ D. Wenham, « Paul and the Synoptic Apocalypse », *Gospel Perspectives. Studies of History and Tradition in the Four Gospels*, éd. R.T. France and D. Wenham, JSOT Press, Sheffield, 1985. F. Bassin, *Les épîtres de Paul aux Thessaloniens*, Edifac, Vaux-sur Seine, 1991. D. Wenham, p. 365, juge même que Paul est, en quelque sorte, le témoin le plus ancien de l'apocalypse synoptique.

⁷ La conclusion de P. Richardson et de P. Gooch (« Logia of Jesus in 1 Corinthians », *Gospel Perspectives. The Jesus Tradition*, vol 5, éd. D. Wenham, JSOT Press, Sheffield, 1985, p. 39-62) à ce propos, nous paraît hâtive : « Paul avait une conception de l'enseignement de Jésus assez souple pour lui permettre de placer côte à côte un commandement du Seigneur ressuscité et des commandements reçus par l'intermédiaire de la tradition ». D'autres explications sont permises.

⁸ O. Cullmann, *La Tradition*, Cahier Théologique 33, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1953, p. 14ss, estime qu'il s'agit du Christ ressuscité, mais en tant qu'il se trouve derrière la transmission de la tradition relative à Jésus par les apôtres. Il est plus simple de dire avec Chr. Senft, *La première épître de Saint Paul aux Corinthiens*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel/Paris, 1979, p. 149 n. 14 : « Il ne faut pas demander si le *kurios* est le Jésus de l'histoire ou le glorifié : pour Paul ce n'est pas une alternative ». Ce qui ne veut pas dire qu'il confondait les deux états.

impur en pénétrant en lui... » (Mc 7.15)⁹. C'est là une idée révolutionnaire en milieu juif et les chrétiens issus du judaïsme l'accepteront difficilement¹⁰.

3) Nous plaçons dans une troisième catégorie des textes qui ne bénéficient pas d'un renvoi explicite à Jésus, mais qui présentent des similitudes avec des passages des évangiles telles que la thèse d'une dépendance jouit d'une très grande vraisemblance, reconnue par de nombreux auteurs. C'est le cas de Rm 12.14 : « Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez et ne maudissez pas », qui correspond à Lc 6.27-28 et à Mt 5.44. Comme le note J.D.G. Dunn, la pensée est caractéristique de Jésus en ce qu'elle dépasse la loi du talion et l'espoir de la malédiction divine sur ceux qui maudissent le peuple dont on trouve l'expression courante dans le judaïsme¹¹.

4) On s'avance sur un terrain moins solide avec 1 Co 13.2 et 1 Th 5.2 où l'on trouve des expressions imagées qui rappellent le discours de Jésus : « La foi pour transporter les montagnes » et « Le Jour du Seigneur qui vient comme un voleur dans la nuit » (cf. Mt 17.20 et Mt 24.43). On a objecté que ces illustrations étaient disponibles dans la culture juive, mais serait-il étonnant qu'un apôtre du Christ reprenne avec joie des formules que la tradition des paroles de Jésus pouvait lui livrer ? J.D.G. Dunn rassemble encore des textes, appartenant à l'épître aux Romains, à laquelle il a consacré des travaux importants ; toutefois, il leur reconnaît un poids moindre. Il s'agit de Rm 13.9 : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », de Rm 14.17 : « Car le règne de Dieu n'est pas affaire de nourriture ou de boisson ; il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint » et de Rm 16.19 : « Je veux que vous soyez avisés pour le bien et sans compromission avec le mal » (cf. Mt 10.16). Dunn fait encore mention de 1 Th 5.6 et 16 où les appels à la vigilance et à la joie pourraient faire écho à des paroles du Maître (Mt 24.42 et Lc 10.20), mais il admet que l'écho devient alors très faible. Richardson et Gooch, qui limitent leur enquête à la Première aux Corinthiens et dont les conclusions sont très prudentes, voient des allusions ou des échos possibles dans l'emploi de certains termes qui rappellent les paroles de Jésus : scandale ou scandaliser (1.23 ; 8.13), l'image du serviteur (4.1-2), l'activité du semeur (3.6), le thème du fondement (3.10-12), l'annonce du règne du Christ sur les ennemis (15.25), l'expression « esclave de tous » (9.19), l'idée que Dieu a choisi les choses faibles du monde (1.17-21 et 26-28 ; cf. Mt 11.25-27) ou qu'il est préférable de subir un tort que de se défendre (6.7 ; cf. Mt 5.38-42)¹². Ces auteurs en déduisent que l'apôtre connaissait très probablement des ensembles de *logia*, mais, à leur avis, il ne les utilise guère comme arguments, plutôt comme images.

5) On aurait tort de s'en tenir à ces correspondances ponctuelles. Plus probants encore sont les rapprochements d'ensembles. 1 Th 5 en est un bon exemple. On trouve, proches les uns des autres, des points de contact avec l'enseignement de Jésus : v. 2, 4, 6, 13, 15, 16, ce qui fait dire à Dunn¹³ que les

⁹ De nombreux commentateurs acceptent l'idée d'un recours à l'enseignement de Jésus dans ce passage : Lagrange, Leenhardt, Cranfield, Dunn, etc.

¹⁰ Matthieu présente une forme un peu différente : « Ce n'est pas ce qui rentre dans la bouche qui rend l'homme impur... », et l'*Évangile de Thomas* (37) : « Ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas... ».

¹¹ J.D.G. Dunn, « Jesus Tradition in Paul », *Studying the Historical Jesus. Evaluations and the State of Current Research*, éd. B.C. Chilton and Cr. A. Evans, E.J. Brill, Leiden/New York/Köln, 1994, p. 161-162.

¹² H. Riesenfeld, *The Gospel Tradition.*, Basil Blackwell, Oxford, 1970, p. 187-204, étudie l'influence du langage symbolique des paraboles de Jésus sur le discours de Paul. Pour lui, l'apôtre intégrerait dans son propos diverses expressions imagées fournies par l'enseignement en paraboles. Il mentionne : le groupe semer-planter-croître-moissonner, puis construire, la figure du serviteur fidèle, de l'héritier, de l'époux et de l'épouse, les thèmes de la lumière, de la vigilance, du combat contre les pouvoirs démoniaques.

¹³ J.D.G. Dunn, *op. cit.*, p. 167.

allusions plus assurées militent en faveur des allusions moins certaines. Même situation en Rm 12. 14, 17, 21, puis Rm 13.7, 9 et encore Rm 14.13, 17, 18 et même 15.1, 2¹⁴. On tire de ces données l'impression, pour ne pas dire la certitude, que Paul avait à l'esprit non seulement des paroles isolées de Jésus, mais des discours ou, au moins, des sections de discours.

Le poids de la vraisemblance

Ne faut-il pas faire preuve de bon sens et s'interroger : est-il vraisemblable que Paul ait ignoré l'enseignement de Jésus ou l'ait considéré comme dénué d'intérêt ? Il n'est pas interdit de faire appel à la psychologie et à la sociologie. M. Thompson recense les nombreuses occasions que Paul a eues de recevoir des informations sur le prophète de Galilée¹⁵. En tant qu'opposant pharisien et que persécuteur des adeptes du Messie Jésus, se trouvant à Jérusalem peu de temps après les événements, il lui fallait bien acquérir un minimum de connaissances, avant sa conversion. Après celle-ci, il a vécu au sein des communautés de Damas, d'Antioche de Syrie, des villes proches qui accueillaient de nombreux Juifs de Jérusalem porteurs de traditions relatives à Jésus. Un missionnaire pouvait-il se passer d'un trésor de faits et de paroles concernant le « héros », alors que les cultes païens concurrents abondaient en mythes et en oracles ? Les visites de l'apôtre à Jérusalem, la présence à ses côtés d'hommes aptes à relayer des informations (Barnabas, Silvain, Jean Marc), offraient de multiples occasions.

D. Wenham accorde de l'importance à la façon dont Paul parle de l'apôtre Pierre en Ga 1 et 2. Il y voit la preuve qu'il était au courant de l'appel particulier adressé par Jésus à Pierre (« Car celui qui avait agi en Pierre pour l'apostolat des circoncis ... », 2.8)¹⁶. Le seul fait que Paul soit monté à Jérusalem pour « faire la connaissance de Céphas » (Ga 1.18) en dit long sur le désir de Paul non seulement d'établir un accord, mais aussi d'apprendre. Cette information recherchée ne portait certainement pas seulement sur les débuts de l'Eglise : comment la personne, le ministère et l'enseignement du Crucifié-Ressuscité n'auraient-ils pas trouvé place dans un entretien de quinze jours ?

Dunn demande qu'on laisse l'apôtre dans le contexte des premières communautés. Il pose quelques *a priori*¹⁷. On doit conjecturer, estime-t-il, que les premières communautés chrétiennes ont été fascinées par la personne de Jésus, leur Seigneur, et qu'elles ont été avides de renseignements à son sujet. Pouvaient-elles se contenter de la proclamation de sa mort et de sa résurrection ou même d'une confession aussi condensée que 1 Co 15.3-5 ? N'y avait-il pas une curiosité inévitable et légitime pour un Seigneur dont on savait qu'il avait foulé la terre des hommes ? La naissance et le développement d'un mouvement religieux suppose toujours l'existence d'une tradition sacrée qui la distingue d'autres groupes, une tradition qu'on répète et médite sans se lasser. L'existence même des quatre évangiles démontre que le mouvement chrétien n'a pas fait exception. Elle prouve que s'est maintenu un intérêt « biographique » pour le personnage, même si cette tradition répondait aussi aux besoins de la vie quotidienne des communautés. Si l'on réfléchit également au contenu du ministère d'enseignement

¹⁴ Ch. Perrot, *op. cit.*, p. 6 : « Ainsi en quatre versets seulement de Romains 14 on voit affleurer dans la parénèse paulinienne des allusions évangéliques évidentes ».

¹⁵ M. Thompson, « *Clothed with Christ* ». *The Example and Teaching of Jesus in Romans 12.1-15.13*, JSNT 59, Sheffield Academic Press, 1991, p. 64-66.

¹⁶ D. Wenham, « Paul's Use of the Jesus Tradition : Three Samples », *op. cit.*, 1995, p. 24ss. L'auteur envisage même que l'apôtre ait eu connaissance des paroles de Jésus à Pierre rapportées en Mt 16.16-19.

¹⁷ Dunn, *op. cit.*, p. 156-159.

honoré dans les Eglises dès le début, on est amené à supposer qu'il consistait en une réflexion et une méditation basées sur l'Ancien Testament et sur les témoignages relatifs à Jésus. Comment se serait-il limité à des révélations prophétiques ? On ne pouvait manquer de se rappeler que Jésus avait aussi été un enseignant.

S'il est donc extrêmement vraisemblable que Paul disposait d'informations, doit-on conclure qu'il ne leur prêtait aucun intérêt ? M. Goguel n'hésitait pas à l'affirmer assez brutalement : « Paul connaît probablement assez bien la vie du Christ... Mais la vie de Jésus n'a pas pour lui d'intérêt directement religieux, si ce n'est d'être à la base de sa théologie »¹⁸. M. Thompson, tout en reconnaissant que l'expérience du chemin de Damas fixait très normalement l'attention de Paul sur le Christ ressuscité, ne conçoit pas qu'on puisse supposer un manque d'intérêt chez un homme si soucieux de connaître le Christ et de s'y conformer (Ph 3.8-10).

Il n'est pas légitime de chercher dans l'épître aux Galates (1.11-12) un appui pour la thèse d'un privilège accordé aux révélations directes au détriment de ce qu'offrait la tradition. Jaloux de son indépendance d'apôtre de plein droit, Paul témoigne néanmoins d'un souci de continuité avec les autres apôtres et l'Eglise de Jérusalem. Il est conscient de prêcher le même Evangile (Ga 1.23). Le texte de 2 Co 5.16, « désormais nous ne le connaissons plus selon la chair », ne doit pas être interprété comme un refus de s'attacher au Jésus historique, mais comme un nouveau regard porté sur lui. D'ailleurs les adversaires de Paul ne s'en prennent pas à sa christologie qui romprait avec les traditions de la première Eglise, mais à son accueil sans conditions des païens convertis. Nous voyons en 1 Co 11.23 qu'il n'hésite pas à utiliser le vocabulaire de la transmission humaine du savoir. L'accent placé sur la mort et la résurrection n'élimine pas nécessairement le respect pour ce qui les a précédés. On voit dans l'hymne christologique de Ph 2.6-11, où les regards des fidèles sont tournés vers Jésus-Christ, que Paul ne passe pas directement de la « condition divine à la mort sur une croix », mais invite à méditer aussi « la condition de serviteur, la similitude avec les hommes ». Il apparaît même comme soucieux de relayer ces traditions qui ne pouvaient pas ne pas s'intéresser aussi au Chef de l'Eglise : « Je vous félicite... de conserver les traditions telles que je vous les ai transmises » (1 Co 11.2 ; cf. Rm 6.17 ; 1 Co 15.3).

Si l'on a donc les meilleures raisons de penser que Paul savait et qu'il n'était nullement insensible, on est renvoyé à la question : pourquoi se sert-il si peu, au moins de façon manifeste, de l'enseignement du Seigneur ?

Tentatives d'explication

On peut mentionner d'abord les explications les plus radicales, les plus contestables. W. Schmithals pose sans ménagement le problème : « Ou Paul doit avoir ignoré volontairement le Jésus historique ou, simplement, il ne sait rien de lui »¹⁹ ! D'ailleurs, à son avis, les quelques paroles qu'on pourrait faire remonter à Jésus n'ont pas leur *Sitz im Leben* dans la vie de Jésus, mais dans celle de la communauté post-pascale. R. Bultmann distingue le Christ de la foi, le Crucifié-Ressuscité que

¹⁸ M. Goguel, *L'apôtre Paul et Jésus*, Fischbacher, Paris, 1904, p. 98-99.

¹⁹ W. Schmithals, « Paulus und der historische Jesus », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* 53, 1962, p. 149. Schmithals juge que le problème du silence sur le Jésus historique n'est pas particulier à Paul : la littérature chrétienne jusqu'à Justin, et même au-delà, ne s'y intéresse pas vraiment, et les évangiles restent à part, dans l'ombre.

Paul prêche, du Jésus de l'histoire auquel l'apôtre ne prêterait guère d'attention, ce en quoi il l'approuve : « Toute "exaltation" de la "personnalité" de Jésus manque et doit manquer puisqu'elle ne serait qu'un *ginôskeîn kata sarka* », une connaissance selon la chair²⁰. Il lui suffirait que Jésus ait existé ; les modalités de son ministère ne seraient pas essentielles pour la foi. La thèse de N. Walter est moins provocante, mais soulève aussi de fortes objections. Pour expliquer la présence de nombreuses allusions contrastant avec la pauvreté en renvois explicites, il en arrive à la conclusion que Paul n'avait pas conscience que ces allusions disponibles dans la tradition des Eglises remontaient à Jésus.

Plusieurs pensent trouver une solution en prenant en compte les combats de l'apôtre. Il aurait été réticent parce que d'autres utilisaient les paroles de Jésus pour établir des doctrines qu'il jugeait nocives. Ainsi S.J. Patterson, qui s'intéresse beaucoup à l'*Évangile de Thomas*, juge que les tendances combattues par Paul à Corinthe ne devaient pas être très éloignées de celles que reflète cet évangile. Or, dans la forme que revêt l'enseignement de Jésus dans cet apocryphe et qui pouvait être proche de celle que connaissaient les adversaires de Paul, il manquait, pour l'apôtre, l'essentiel, à savoir la centralité de la mort de Jésus. Cela pourrait fournir une raison pour laquelle Paul préfère se tenir à distance²¹. S. Wedderburn, pourtant soucieux de montrer une véritable continuité entre Jésus et Paul, suggère également que Paul aurait pu hésiter à multiplier les appels à l'autorité de Jésus parce que la tradition de Jésus aurait été, à cette époque, largement dans des « mains ennemies »²². Le silence relèverait d'une tactique.

H. Riesenfeld avance une explication très différente, basée sur la spiritualité de Paul. Ce dernier aurait eu un tel respect pour les paroles de son Seigneur, paroles sacrées reprises dans la liturgie, qu'il aurait préféré y recourir avec une grande modération²³. On a également pensé trouver un argument dans le fait que les lettres de Paul ne représentaient pas sa prédication missionnaire, mais des exhortations adressées à un public chrétien déjà informé : la nécessité d'une présentation de la vie de Jésus ne s'imposait pas²⁴. On a encore jugé que l'attente d'un parousie imminente éliminait en grande partie l'intérêt pour une *halakah* reprenant les paroles de Jésus.

Plusieurs modernes estiment que Paul aurait une dette théologique considérable à l'égard d'un « parti helléniste », parti composé de Juifs parlant grec, originaires de la diaspora, dont Etienne serait un représentant éminent. Ce parti aurait le premier adopté une attitude de liberté critique à l'égard de la loi et du temple. Les hellénistes constitueraient un pont entre le christianisme araméen de Jérusalem, encore attaché au cadre de vie du judaïsme, et la proclamation paulinienne d'un salut par la foi, sans autre condition. Or le passage de l'araméen au grec et à une autre culture entraînait traduction et adaptation. Cela impliquait une certaine souplesse dans l'accueil des traditions reçues, souplesse qui pouvait influencer Paul. J.-F. Collange, un des adeptes de ce schéma de développement du christianisme primitif, met en valeur le terme de liberté. Cette liberté, Jésus en aurait fourni l'exemple dans son attitude à l'égard des prescriptions pesantes de la Loi, en privilégiant l'amour. Paul aurait démontré une liberté comparable à l'égard de l'enseignement de Jésus. Proclamant un Christ vivant et

²⁰ R. Bultmann, « La signification du Jésus historique pour la théologie de Paul », *Foi et compréhension*, Seuil, Paris, 1970, p. 211-239.

²¹ St.J. Patterson, « Paul and the Jesus Tradition : It is Time for Another Look », *Harvard Theological Review* 84/1, 1991, p. 23-41.

²² S. Wedderburn, « Paul and Jesus : The Problem of Continuity », *Paul and Jesus*, Collected Essays, éd. A.J.M. Wedderburn, Sheffield Academic Press, 1989, p. 101-102.

²³ H. Riesenfeld, *Studia Evangelica* 73, 1959, p. 52ss.

²⁴ J.G. Machen, *The Origin of Paul's Religion*, Eerdmans, Grand Rapids, 1965, p. 151ss.

accessible pour tous, il ne se serait pas senti contraint par « quelque forme figée de la tradition sur Jésus ». Collange doit constater que cet évangile paulinien, qui ne dit pas qui a été Jésus, n'est pas suffisant pour la foi. Il se réjouit que le Canon du Nouveau Testament associe les évangiles qui parlent de Jésus et les épîtres, créant, de par leurs perspectives différentes, un questionnement et un espace interdisant la sclérose de la foi. La question reste alors posée : les lecteurs de Paul disposaient-ils d'informations relatives à Jésus pour maintenir cette tension salutaire entre le Seigneur qui avait agi et enseigné autrefois et celui que Paul exalte ? Pourquoi l'apôtre lui-même ne fournit-il pas plus clairement l'autre élément, ou n'en signale pas au moins l'importance ?

L'accent sur la situation nouvelle créée par la certitude de la résurrection du Christ et la présence active de l'Esprit est particulièrement marqué chez certains : ils trouvent là l'explication à la fois du petit nombre de citations et de la liberté dans les allusions. Dunn parle volontiers d'une utilisation « pneumatique » ou « charismatique » de la tradition²⁵ — comme d'autres auteurs chrétiens, Paul voyait dans la tradition non seulement ce qui avait été déclaré deux ou trois décennies auparavant mais ce que le Seigneur vivant adressait aujourd'hui à son Eglise. Mais, du moins pour Dunn, il n'y avait pas de confusion : l'apôtre qui s'exprimait et le lecteur qui recevait le message adapté à sa situation étaient conscients que l'autorité dernière venait de ce Jésus que faisait connaître la tradition, connue des deux parties. Wedderburn essaie de comprendre pourquoi, en fonction d'un public différent et de circonstances nouvelles, Paul aurait évité certaines expressions de Jésus pour en privilégier d'autres. Ainsi, la formule « le règne de Dieu », écartée presque systématiquement, aurait pu engendrer des illusions ou des risques. La prédilection pour des termes tels que « grâce », « réconciliation », se rattacherait au souvenir de sa conversion. Les notions de justice et de justification suggèrent l'arrière-plan pharisien et la quête de la justice devant Dieu. L'accent sur la présence et l'action de l'Esprit Saint peut traduire l'intensité des expériences vécues par les premières communautés « remplies de l'Esprit » et dynamisées par lui. Il fallait à la fois éviter de donner prise aux interprétations erronées et trouver les expressions les plus pertinentes dans la situation nouvelle.

Ch. Perrot a une approche comparable, mais avec une insistance plus grande sur l'émergence d'une parole véritablement nouvelle. Pour lui, après Pâque surgissent des temps nouveaux qui demandent une réinterprétation radicale. L'actualité de la présence du ressuscité suscite une parole et une écriture différentes, prophétiques : « Il ne s'agit pas alors de faire de l'histoire, et donc de se mettre à distance d'un Seigneur relégué dans le passé ». Les auteurs des Lettres « ne se prennent pas pour Jésus-Christ », ne voulant pas confondre leurs paroles avec celles du Christ. Ainsi, nous dit Perrot, les lettres de Paul, si elles sont pleines de la pensée de Jésus, évitent « cet appel référentiel direct à sa vie et à ses paroles qui tirerait finalement le chrétien hors de la présence de son Seigneur pour le rejeter dans l'hier de sa présence, à l'encontre même du cri de la Résurrection ». On ne devrait donc pas reprocher à Paul son étrange silence sur l'enseignement de l'homme de Galilée.

M. Thompson propose une longue liste des explications qui ont animé le débat²⁶. Plusieurs d'entre elles viennent d'être signalées. Parmi les autres, les plus dignes d'attention nous semblent être les suivantes : 1) Paul estimait bénéficier d'une autorité spirituelle suffisante pour enseigner, en particulier pour ce qui touche aux problèmes de conduite. Il ressentait le besoin d'asseoir son autorité apostolique. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il considérait comme utile de s'en référer à Jésus ; 2)

²⁵ J.D.G. Dunn, *Unity and Diversity in the New Testament*, SCM, London, 1977, 1990, p. 77-79. O. Michel, *Römer*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1966, p. 386, explique différemment le caractère allusif par la formule « paraphrase targumique » de la tradition.

²⁶ M. Thompson, *op. cit.*, p. 70-74.

les lettres sont des écrits de circonstances, liées à des questions spécifiques qui déterminent largement le type de discours ; 3) l'application de nombreux *logia* à la situation des chrétiens dans le milieu hellénistique était malaisée. Beaucoup d'entre eux pouvaient apparaître énigmatiques et déroutants.

Dunn (p. 176) ne recule pas devant le paradoxe. Réfléchissant sur le fonctionnement de tout groupe très soudé, il estime que s'y développe toujours un type de langage où l'on se comprend à demi-mots. Le recours fréquent à des allusions ou à des échos plutôt qu'à des références précises relève, pense-t-il, de cette tendance ; le prédicateur s'en tient à des expressions habituelles « incrustées » dans le discours, dans la conviction que celles-ci sont familières aux auditeurs, qu'ils en connaissent le poids et, souvent, l'origine première : « Une communauté qui communique seulement en citant précisément le chapitre et le verset manque de profondeur ». Vouloir tout clarifier et établir affaiblit *the bonding effect* (l'effet de lien, l'action unificatrice) que produit une communication se contentant de raccourcis et de codes immédiatement saisis. Dunn a également essayé de tirer argument de l'emploi paulinien de l'Ancien Testament. L'apôtre s'appuie sur l'autorité des Ecritures de plusieurs façons : par des citations, il est vrai beaucoup plus nombreuses que pour les *logia*, mais aussi par un grand nombre d'allusions et d'échos. Dunn voit donc ici un certain parallélisme dans la manière de se référer aux deux autorités²⁷. Neiryck²⁸ et Richardson-Gooch²⁹ contestent la force de l'argument, car ils sont surtout sensibles à la différence qu'atteste le nombre considérable des citations explicites de l'Ancien Testament sur lesquelles Paul fait reposer ses affirmations.

Conclusion

Une réponse rapide et globale à la question posée est hors de portée, mais plusieurs remarques s'imposent qui peuvent aider à situer ce phénomène surprenant.

1. La continuité entre un maître et un disciple peut revêtir plusieurs formes. A côté du disciple-répétiteur qui s'efforce de reproduire aussi exactement que possible les *ipsissima verba*, on trouve le disciple qui se veut tout aussi fidèle, mais qui cherche avant tout à se pénétrer de la pensée de ce maître et à subir son influence. Nombreux sont les théologiens minimalistes qui, tout en refusant de faire remonter à Jésus les allusions et les échos, maintiennent cependant une dépendance, même si la continuité n'est pas perçue toujours de la même façon³⁰. Seuls des esprits radicaux tels que Nietzsche la nient. Bultmann, qui refuse toute dépendance directe et même indirecte, admet toutefois la possibilité d'une certaine influence sur la parénèse et discerne un accord en profondeur sur le rôle de la loi. Il affirme, et ce n'est pas négligeable, que les paroles de Jésus et les explications théologiques de Paul « dévoilent la situation de l'homme comme la situation d'un pécheur devant Dieu ». La différence, ajoute-t-il, est que, pour l'apôtre, « le tournant des éons a déjà eu lieu »³¹.

²⁷ Dunn, « Jesus Tradition in Paul », p. 175-176.

²⁸ Neiryck, *op. cit.*, p. 176.

²⁹ Richardson-Gooch, *op. cit.*, p. 52-53.

³⁰ Ainsi Senft (« Paul et Jésus », *Cahier Biblique* 24, 1985, p. 49-56) la voit dans l'attitude à l'égard de la loi et dans la notion d'obéissance, Wedderburn dans « l'ouverture aux gens du dehors », Patterson dans « le radicalisme social », Bultmann et Jüngel dans une sorte d'équivalence justification = règne de Dieu, etc.

³¹ R. Bultmann, *op. cit.*, p. 222-224. J.-F. Collange (*De Jésus à Paul. L'éthique du Nouveau Testament*, Labor et Fides, Genève, 1980, p. 11), qui s'intéresse plus particulièrement à l'éthique, n'hésite pas à déclarer, de façon globale : « Un large accord existe actuellement pour constater la fidélité fondamentale de l'évangile paulinien à la prédication du Nazaréen ». Mais ils se situent à « deux temps de la foi ». N. Walter (p. 79) considère que la continuité n'implique pas nécessairement une chaîne de tradition.

2. La continuité par rapport à un enseignement peut aussi emprunter diverses voies : la citation, l'allusion, l'écho, la reprise de thèmes, l'influence diffuse sur la manière de penser. Nous avons vu que toutes ces voies sont présentes dans les lettres de Paul, mais la répartition surprend, surtout par le faible recours aux mentions explicites. Paul est un véritable disciple, mais il ne s'estime pas chargé de relayer les paroles de son Seigneur dans les modalités que lui proposaient la tradition sur Jésus, celle qui nous est accessible dans les formulations de nos évangiles. Les différences dans l'expression par rapport à celle-ci peuvent s'expliquer par le fait que, de l'avis général, cette tradition, pour beaucoup de chrétiens de l'époque, se présentait le plus souvent sous forme orale et parcellaire, non figée.

3. Plusieurs des raisons qui peuvent rendre compte de la démarche de Paul ont été évoquées, sans qu'il soit possible de mesurer l'importance du rôle de chacune : nature des écrits (pas des exposés globaux, impliquant une présentation exhaustive des richesses disponibles), écrits de circonstances centrés sur des problèmes immédiats ; conviction que les lecteurs possédaient des informations qui les rendaient capables de remonter à la source, l'enseignement du Seigneur ; besoin, chez Paul, d'affirmer son autorité apostolique, dans un contexte fréquemment polémique ; adaptation nécessaire à un public urbain hellénistique bien différent de la population palestinienne ; sentiment que la situation post-pascale exigeait un discours nouveau. On pourrait dire avec M. Thompson (p. 240) que Paul fait preuve de liberté dans l'application des paroles de Jésus (à propos du divorce ou du soutien matériel des porteurs de la parole), mais qu'il reste fidèle à l'essence de l'enseignement du Maître. Thompson va trop loin en jugeant que l'exemple de Jésus compte plus pour lui que ses discours. Mais le regard qu'il porte sur l'ample débat qui oppose les maximalistes et les minimalistes, pour ce qui concerne la dette de Paul à l'égard de l'enseignement de Jésus, nous paraît fort juste. Certains des premiers veulent trop prouver en se basant sur des allusions incertaines, mais les derniers se trompent en exigeant de façon irréaliste des correspondances très précises et en négligeant par trop les contextes.

4. C'est la dernière raison mentionnée qui constitue le facteur décisif. Pour les apôtres, pour les premières Eglises, Jésus était avant tout le Crucifié-Ressuscité et non pas le rabbi ou le prophète. Sans récuser l'autorité de sa parole, ils gardaient devant les yeux son visage douloureux et radieux à la fois. Il est frappant que nos évangiles, qui se donnent pour tâche de faire connaître le ministère et l'enseignement de Jésus, conduisent fermement le lecteur vers la « semaine sainte », point culminant de leur message, auquel ils accordent une place disproportionnée. Paul n'est pas isolé : les autres lettres du Nouveau Testament offrent le même tableau. Le salut ne réside pas d'abord dans la mémorisation des paroles du Seigneur, aussi précieuses soient-elles, ou dans un effort pour l'imiter, mais dans cette œuvre parfaite qui clôt sa mission sur notre terre. Le combat de Paul est précisément de proclamer cette vérité libératrice.

Samuel BENETREAU